CHRONIQUE

Ceux qui nous frappent, d'Anaïs Llobet : le vertige de juger

par Amandine Mazas

17 novembre 2026 · Autour de *Ceux qui nous frappent (Les Léonides)*

Comment rendre justice lorsque chaque témoignage vient ébranler nos certitudes ? Avec Ceux qui nous frappent, Anaïs Llobet signe un roman judiciaire d'une rare puissance, qui interroge notre rapport à la vérité, à la culpabilité et à la complexité humaine.



Sara Messina, ancienne championne de boxe, est morte après s'être jetée dans la Vilaine. Son ancien compagnon, Charles Levain, comparaît devant la justice pour harcèlement moral ayant conduit au suicide. Durant trois jours, témoins, experts, enquêteurs et avocats vont tenter de reconstituer les événements et de déterminer les responsabilités.

Dès les premières pages, Anaïs Llobet nous entraîne dans un procès dont il devient presque impossible de se détacher. Pourtant, la force de ce roman ne repose pas uniquement sur l'attente d'un verdict. Elle tient à une question autrement plus vertigineuse : comment juger un être humain lorsqu'on ne possède jamais qu'une

partie de la vérité ?

Un procès dont le lecteur devient presque le juge

C'est à mon sens le véritable tour de force de l'autrice : nous confronter à un cas de conscience comparable à celui des personnes chargées de rendre la justice. Chaque témoignage apporte un éclairage nouveau. Chaque prise de parole nuance, contredit ou fragilise ce que nous pensions avoir compris. À mesure que les audiences avancent, nos convictions vacillent. Nous croyons saisir une vérité, avant qu'un autre regard ne vienne en révéler les failles.

Anaïs Llobet refuse la facilité d'un récit manichéen. Elle explore les contradictions, les blessures et les ressorts psychologiques de ses personnages, sans jamais les réduire à leur rôle dans la procédure judiciaire. Cette multiplicité des points de vue constitue l'une des grandes réussites du roman. L'autrice nous permet d'accéder aux pensées de nombreux protagonistes, de comprendre leurs motivations, leurs émotions et parfois leurs propres aveuglements. L'exercice est troublant. Plus nous pénétrons dans leur intimité, plus notre jugement devient difficile. Comprendre ne signifie pas excuser, pas davantage que soupçonner ne suffit à établir une culpabilité.

Cette complexité apparaît notamment dans les réflexions de Lise, l'avocate de la défense, qui s'insurge intérieurement contre les conclusions des experts :

« Ceux qui traversent la vie sans faire l'expérience de leur propre monstruosité ne le doivent qu'à la chance : la chance d'être nés dans la bonne famille, d'avoir avancé sur un chemin sans aspérité. Et être chanceux ne signifie pas être meilleur, bande d'abrutis ! » (p. 106)

Derrière la virulence de cette pensée se dessine une interrogation sur la part des circonstances, du milieu social et des expériences individuelles dans nos comportements. Une réflexion provocatrice, qui vient bousculer la frontière rassurante que nous traçons parfois entre les êtres humains et ceux que nous considérons comme monstrueux.

Le roman nous confronte ainsi à la difficulté de distinguer ce que nous ressentons, ce que nous croyons et ce qu'il est possible de démontrer.

Sara, au centre de toutes les paroles, mais presque absente de son histoire

C'est peut-être là que réside l'une des dimensions les plus saisissantes du roman. Sara est au cœur du procès. Tout le monde parle d'elle, de son caractère, de ses aspirations, de ses fragilités et de ce qui aurait pu la conduire à mettre fin à ses jours. Pourtant, celle dont il est question ne peut plus apporter sa propre version des faits. Pour certains, elle était une jeune femme joyeuse avant sa rencontre avec Charles, et leur relation aurait précipité sa détresse. D'autres mettent en avant des pressions plus anciennes, liées à sa carrière sportive, aux attentes de son entourage ou à son histoire familiale. Les récits se multiplient, se confrontent et se contredisent. Chacun détient une partie de son histoire, mais personne ne semble pouvoir en restituer toute la complexité.

Qui était réellement Sara, au-delà de ce que les autres disent d'elle ?

Cette question traverse tout le procès. Les messages qu'elle a laissés constituent de rares traces directes de sa parole. Ils prennent dès lors une importance considérable, alors même que leur interprétation demeure délicate. Quelques mots peuvent éclairer une situation, suggérer un état d'esprit ou déplacer les convictions, sans nécessairement permettre de reconstituer toute une existence. Anaïs Llobet fait ainsi apparaître une difficulté fondamentale : lorsque la personne dont on cherche à comprendre les actes n'est plus là pour s'exprimer, comment distinguer sa vérité des interprétations de ceux qui lui survivent ? Cette absence, paradoxalement, rend Sara omniprésente.

Une construction narrative d'une remarquable fluidité

Cette réflexion prend toute sa force grâce à une écriture particulièrement maîtrisée. Anaïs Llobet multiplie les formes de discours, entre témoignages, échanges, messages et pensées intérieures. Les voix se succèdent, se répondent, parfois se heurtent, composant un récit choral d'une grande vitalité. Le lecteur ne se contente pas d'observer les audiences : il a véritablement le sentiment d'y assister. On ressent les tensions, les silences, les hésitations, mais aussi les mouvements intérieurs de ceux qui occupent la salle.

J'ai particulièrement aimé la manière dont l'autrice compare le déroulement du procès à une traversée en bateau. Cette métaphore accompagne avec beaucoup de justesse le mouvement du récit, ses remous, ses changements de cap et cette incertitude permanente quant à sa destination.

Autre réussite : la précision documentaire. Llobet nous fait découvrir les métiers, les responsabilités et les méthodes de travail des différents acteurs judiciaires, sans jamais interrompre le récit pour livrer de longues explications techniques. Tout s'intègre naturellement aux scènes, aux échanges et à la psychologie des personnages.

Il faut également souligner son sens de l'humour. Quelques touches discrètes, parfois délicieusement ironiques, surgissent au détour d'une réflexion. Ainsi, lorsque Léo, policier chargé de l'enquête, songe aux conversations qu'il n'a pas avec sa femme :

« Mais ce n'est pas le genre de discussions qui viennent à table le soir, quand on négocie façon GIGN pour que les enfants finissent leur assiette de petits pois. »

Ce décalage savoureux entre les interventions d'une unité d'élite et les négociations familiales autour d'une assiette de légumes illustre parfaitement cet humour qui surgit sans prévenir. Ces respirations apportent de l'humanité à un texte dont la gravité ne se dément jamais.

L'ensemble est d'une grande fluidité, porté par une construction narrative particulièrement aboutie. Les pages défilent avec cette envie constante de comprendre, même lorsqu'on pressent que certaines questions resteront peut-être sans réponse.

Entre vérité judiciaire et intime conviction

Au-delà de l'affaire elle-même, *Ceux qui nous frappent* interroge notre rapport à la culpabilité, à la responsabilité et à la vérité. Comment apprécier les actes d'une personne sans être influencé par son histoire, son comportement ou notre propre expérience ? Quelle place accorder à l'intime conviction lorsque les faits se révèlent difficiles à établir ? Comment rendre justice face à des violences dont les mécanismes peuvent demeurer invisibles ?

Ces questions prennent une dimension particulièrement délicate lorsqu'il s'agit de violences psychologiques et d'emprise.

L'une des plus grandes forces du roman réside dans la manière dont il vient heurter nos propres convictions. Face aux mêmes témoignages, aux mêmes faits, chacun pourra se forger une opinion différente. Car nous n'abordons jamais une histoire avec un regard parfaitement neutre. Notre vécu, nos expériences et nos sensibilités influencent inévitablement notre façon de percevoir les personnages et d'interpréter leurs actes.

Anaïs Llobet nous place ainsi devant un miroir troublant : en cherchant à comprendre ce qui est arrivé à Sara, nous sommes aussi amenés à interroger ce qui fonde notre propre jugement. Cette liberté d'interprétation appartient au lecteur. La justice, elle, doit aller au-delà des impressions, confronter les témoignages, examiner les éléments disponibles et déterminer ce qui peut être juridiquement établi.

Le doute ne constitue pas une faiblesse du raisonnement : il peut aussi être la conséquence d'une compréhension plus profonde de la complexité humaine.

Un roman puissant qui refuse les certitudes confortables

Je referme ce roman profondément impressionnée par le travail d'Anaïs Llobet. Elle parvient à conjuguer une grande finesse psychologique, une véritable maîtrise narrative et une réflexion exigeante sur la justice, sans jamais sacrifier la force romanesque de son histoire. Le récit est à la fois intime et d'une grande dureté. Il nous rapproche des personnages tout en nous confrontant à ce que leurs paroles, leurs actes et leurs silences peuvent avoir de plus dérangeant. Surtout, l'autrice a l'intelligence de ne pas apporter de réponse définitive à toutes les questions qu'elle soulève. Même lorsque la justice se prononce, le lecteur conserve la liberté, mais aussi l'inconfort, de se forger sa propre conviction. C'est précisément ce qui rend cette lecture si marquante.

Ceux qui nous frappent est bien davantage qu'un roman de procès. C'est une expérience de lecture qui nous pousse à questionner notre perception des autres, nos convictions intimes et notre capacité à juger. Nous lisons tous la même histoire, mais nous n'en sortons pas nécessairement avec les mêmes certitudes.

Un roman d'une puissance rare, dont les questions continuent de nous accompagner bien après la dernière page.

— Amandine Mazas

POUR CITER CET ARTICLE

Mazas, Amandine. « Ceux qui nous frappent, d'Anaïs Llobet : le vertige de juger ». French Press, 17 novembre 2026, https://frenchpress.media/publications/ceux-qui-nous-frappent-anais-llobet.